

Gil CHARBONNIER

L'IDÉE D'EUROPE CHEZ  
PAUL MORAND



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2023

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

### OUVERTURE BIOGRAPHIQUE : LE CAS PAUL MORAND

«Je suis veuf de l'Europe<sup>1</sup>», cette phrase extraite de *Venises* est étrange. Certes, on peut la lire en écho au célèbre incipit de *La Crise de l'esprit*, «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles», mais elle garde néanmoins son mystère. On ne sait pas à quelle Europe de l'ancien monde elle se réfère. Il serait cependant vain d'explorer cette question sans envisager, au préalable, le cas de cet écrivain, Paul Morand, qui, cas unique dans la littérature française, s'est identifié au destin de l'Europe. Son imaginaire s'inspire de l'étymologie du mot *Occident*, «je suis un homme de l'Occident, de l'ombre qui tombe, de la nuit qui vient<sup>2</sup>», mais compose-t-il pour autant un «requiem pour une Europe Moribonde<sup>3</sup>» ?

Il y a bien, à propos de Paul Morand, des études universitaires sur tel ou tel pays européen en particulier<sup>4</sup> mais pas ou peu de visions d'ensemble, et, en général, les recherches le concernant ne sont pas très abondantes même si son nom est célèbre, voire célébré, en raison notamment de sa légende d'«homme pressé» et même si son œuvre est considérable. Avec trois

---

<sup>1</sup> *Venises*, Coll. «L'Imaginaire», Gallimard, 1971, p. 14.

<sup>2</sup> Lettre à Jacques Chardonne du 11 mars 1958, *Correspondance Morand-Chardonne I*, édition établie et annotée par Philippe Delpuech, préface de Michel Déon, Gallimard, 2013, p. 452.

<sup>3</sup> «Requiem morandien pour une Europe moribonde», article de Sophie Bertrand, *Revue des deux mondes*, juin 2010, p. 113-210.

<sup>4</sup> La première thèse sur Morand date de 1961 : Th. Toulon Beck, *A Study of Style and Imagery in the Early Prose Works of Paul Morand*, Louisiana State University. Plusieurs thèses ont été soutenues dans les années 1990, au moment de la parution des nouvelles de Morand en Pléiade. *L'image des Balkans dans l'œuvre littéraire de Paul Morand* par Marie Bonou, thèse soutenue en 1992 à Montpellier 3, sous la direction de Michel Collomb. *Paul Morand et l'Espagne* par Charlette Boulay, thèse soutenue à Toulouse 2, sous la direction d'Andrée Mansau. Il faut également mentionner l'essai de G. Bowd, *Paul Morand et la Roumanie*, L'Harmattan, Paris, 2003.

volumes en Pléiade de nouvelles et de romans, des recueils de poésie, des récits documentaires, plusieurs pièces de théâtre, une masse imposante de chroniques, un *Journal* en plusieurs tomes et une impressionnante correspondance, cette œuvre compte dans le siècle. Pourtant, celui qui devient académicien en 1969 ne disparaît pas, comme il l'écrit lui-même à propos de Proust, « sous l'amas des thèses, sous les lauriers de la critique, sous un excès d'honneur à donner le vertige<sup>5</sup>. » La relative rareté critique se comprend dès lors que Morand, ambassadeur de Pétain, a participé à la cruauté du xx<sup>e</sup> siècle. Avec lui on ouvre le dossier des questions maudites de l'histoire littéraire, tant il est vrai, comme l'écrit Marc Bloch dans *L'étrange défaite*, que « l'ombre du grand désastre de 1940 n'est pas près de s'effacer<sup>6</sup>. » Aujourd'hui, plus que jamais, ces questions sont d'actualité, à l'heure où émerge une sensibilité nouvelle à la responsabilité des écrivains impliqués dans la diffusion d'idées politiques toxiques. La mémoire collective évolue. Plus les droits humains se développent, plus l'espace démocratique s'agrandit, plus les relents de racisme et d'antisémitisme deviennent insupportables. Moi-même, lecteur de Marc Bloch et citoyen français qui doit tout à la V<sup>e</sup> République du général de Gaulle, celle qui a marqué le renouveau de la France et de la démocratie, et dans une large mesure de l'Europe, j'ai hésité à valoriser l'œuvre d'un auteur qui s'est compromis auprès de Pierre Laval, lequel a souhaité la victoire de l'Allemagne nazie dans un discours tristement célèbre, en juin 1942. Mais en tant que chercheur littéraire et universitaire français, je suis d'accord avec le jugement de Michel Collomb : Morand « doit être reconnu comme l'un des meilleurs que la langue française ait produits au xx<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. »

À son époque, la critique et les confrères sont plus partagés. L'éloge du « nouvel écrivain » salué par Proust dans la préface de *Tendres stocks* (1921) sera souvent repris, par Fernandez ou par Crémieux, mais Brasillach, s'interrogeant sur sa postérité, s'en remettait à l'Université française :

S'il restera ou non, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que le professeur de Sorbonne qui fera dans deux cents ans sa thèse sur la pensée française au xx<sup>e</sup> siècle devra lire Paul Morand. Ce n'est pas notre Balzac, c'est notre Dancourt<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> *Le visiteur du soir*, Marcel Proust (1946), *Mon plaisir... en littérature*, Gallimard/Folio, 1967, p. 181.

<sup>6</sup> *L'étrange défaite* (1946), Coll. Folio/histoire, Gallimard, 1997, p. 207.

<sup>7</sup> *Petits certificats de vie*, Hermann éditeurs, Paris, 2007, p. 2.

<sup>8</sup> *Portraits*, Plon, 1935, Paris, p. 210.

Quatre-vingt-cinq ans après, la proposition d'ouverture académique peine à se concrétiser. En 2007, «L'Université lui entrebâille sa porte<sup>9</sup>» observe Michel Collomb en introduction de *Petits certificats de vie*. Ce qui est normal car Morand pose un problème d'éthique. L'Université est respectueuse de la liberté d'expression, cela va de soi mais il est difficile d'enseigner aux étudiants un auteur aux thèses racistes et animé d'un antisémitisme violent. On continue pourtant à s'intéresser à son cosmopolitisme et à sa psychologie du voyage<sup>10</sup>. C'est aussi en raison du style qu'il revient, quoique timidement, dans le champ des études universitaires, après les travaux de Catherine Douzou sur son esthétique de la nouvelle. Stéphanie Smadja réévalue son style au sein de «la nouvelle prose française»<sup>11</sup>. Anne Reverseau, à travers l'étude des documentaires photo-textuels, produit une recherche originale<sup>12</sup>. Cependant, sa place dans l'histoire littéraire est encore instable. Par exemple, le mythe de *L'homme pressé*, dérivé du roman de 1941, est une «curiosité esthétique», selon le canon baudelairien, qui n'est pas encore vraiment répertoriée<sup>13</sup>. La réception de l'œuvre évolue également. Un autre roman, *Bouddha vivant*, qui fut considéré de l'aveu même de son auteur comme un roman imparfait<sup>14</sup>, en manque de romanesque, illustrant en cela la tension propre à la création morandienne : «vivre et créer sont deux activités différentes et souvent

---

<sup>9</sup> *Petits certificats de vie*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>10</sup> Halia Koo, *Voyage, vitesse et altérité selon Paul Morand et Nicolas Bouvier*, Honoré Champion, 2015. Morand retient également l'attention de plusieurs mémoires, par exemple : Wilde d'Estmael, Adeline, *Romain Gary et Paul Morand : deux écrivains diplomates à la recherche d'une civilisation européenne*, Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, 2018 ou Augustin de Cointet de Fillain, *L'allure aux temps de Morand et Chanel*, mémoire de recherche, Master II, Université d'Aix-Marseille, sous la direction de Claude Pérez, 2013.

<sup>11</sup> Stéphanie Smadja, *La nouvelle prose française. Étude sur la prose narrative au début des années 1920*, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2013, le style de Morand est au centre de l'étude.

<sup>12</sup> «USA-1927 de Paul Morand. Une poétique photographique moderniste», *Revue d'histoire littéraire de la France* 2013/4 (Vol. 113).

<sup>13</sup> Même si l'Automobile Club a créé en novembre 2019 le prix de l'Homme pressé. Sur le sujet on consultera les thèses suivantes : Municoy, Marie-Anne : *Lecture plurielle de L'Homme pressé*, thèse présentée pour le doctorat de 3<sup>e</sup> cycle à l'Université de Paris VII, 1982. Gaaloul, Nadia : *L'Écriture de l'ambiguïté dans les Nouvelles complètes et L'Homme pressé*, de Paul Morand, thèse soutenue le 15/03/2015 à l'Université de Sousse, Tunisie.

<sup>14</sup> «... des personnages conventionnels, pâles et plats comme le papier se déversent sur la tête des torrents d'idées générales et de vérités premières. Stade douloureux. Moment pénible.» Lettre à Valéry Larbaud du 19 juillet 1926, citée par Michel Collomb dans l'introduction au premier volume de la Pléiade, *Nouvelles I*, édition de Michel Collomb, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. XLVIII.

opposées<sup>15</sup>», est réévalué sous l'angle de la fascination qu'exerce de nos jours le bouddhisme en Occident.

Mais comment peut-on être grand écrivain, c'est-à-dire disposer, grâce au don de la langue, de l'intelligence de la création, tout en embrassant une cause politique non seulement perdue mais effroyablement meurtrière et destructrice ? *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?* se demande aujourd'hui Gisèle Sapiro<sup>16</sup>. L'interrogation concerne notre actualité littéraire avec la réédition récente, en mai 2019<sup>17</sup>, de *Portraits* (Plon, 1935) de Robert Brasillach. « Comment la barbarie peut-elle engendrer des œuvres rayonnantes ? » George Steiner posait la question à propos du roman de Rebatet, *Les deux étendards*. Si l'énigme de la collaboration avec la barbarie paraît en partie résolue chez Céline ou Drieu la Rochelle, ou encore chez l'intellectuel Bernard Faÿ, un proche de Morand, comme l'a montré Antoine Compagnon<sup>18</sup>, elle reste en suspens, me semble-t-il, dans le cas de « l'homme pressé ». L'une des voies pour comprendre, bien que cette énigme ne soit pas mon objectif premier, passe par la question de l'Europe. Les travaux de Pascal Dethurens sur *L'Europe en littérature*<sup>19</sup> m'ont convaincu que Morand apportait une contribution non négligeable aux débats de l'entre-deux-guerres sur la définition de l'Europe mais aussi de l'Occident, en référence cette fois à l'analyse de Philippe Zard dans *La fiction de l'Occident* (1999)<sup>20</sup>.

Le parcours diplomatique est bien sûr une entrée privilégiée pour réfléchir à l'idée d'Europe. En poste à Londres en 1914, Morand assiste avec Paul Cambon au déclenchement de la Grande Guerre. Après un passage au fort de Rosny-sur-Seine (4<sup>e</sup> régiment de zouaves<sup>21</sup>), il est versé dans l'auxiliaire et maintenu à Londres. Il est affecté ensuite en 1916 au Ministère

---

<sup>15</sup> À propos du personnage d'artiste raté, le comte du Ferrus, héros malgré lui de la nouvelle *Le Bazar de la charité* (1944), *Nouvelles II*, édition de Michel Collomb, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 736.

<sup>16</sup> Gisèle Sapiro, *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?* Seuil, octobre 2020.

<sup>17</sup> *Portraits*, Editions Laborintus, préface de P. Somville, introduction de G. Antonowicz, mai 2019.

<sup>18</sup> *Le cas Bernard Faÿ. Du Collège de France à l'indignité nationale*, Gallimard, Paris, 2009.

<sup>19</sup> *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit* (1918-1939), Librairie Droz, Genève, 2002. Cet ouvrage comporte un chapitre sur Morand, « Soyons modernes ! », la famille européenne de Paul Morand, pp. 179-181.

<sup>20</sup> *La fiction de l'Occident : Thomas Mann, Franz Kafka, Albert Cohen*, PUF, 1999.

<sup>21</sup> Sur cette circonstance, cf l'article de Michel Collomb « Cocteau et Morand : une amitié en temps de guerre » in *Cocteau d'une guerre à l'autre* (Michel Collomb, David Gullentons, Pierre Marie Héron dir.), PUR, 2019, p. 25-26.

des Affaires Étrangères, auprès de Philippe Berthelot en qualité d'*attaché*. Giraudoux se moque gentiment du titre, « Attaché ? Vous ne courez donc pas où vous voulez » lui dit-il en référence à La Fontaine<sup>22</sup>. Durant la guerre, Morand poursuit sa carrière à Rome, au Palais Farnèse, puis à Madrid. En 1920, il rejoint le Service des Œuvres Françaises créé par Berthelot afin de promouvoir à l'étranger la culture française. À la Section des Écoles, sous la responsabilité de Giraudoux, il est chargé du département littéraire. Ce poste le place au centre de la première expérience institutionnelle de diplomatie culturelle conduite en France. Il a ainsi la possibilité de réfléchir aux problèmes d'influence et d'hégémonie que posent les relations internationales. Il s'en souviendra au moment d'écrire des nouvelles, comme *Flèche d'Orient* (1931), centrées sur des réactions identitaires et des phénomènes d'acculturation.

Après avoir occupé un poste de chargé d'affaires à Bangkok en 1926, l'écrivain s'octroie un congé de douze ans et se consacre à son œuvre, c'est-à-dire aux voyages. Il prend du recul avec la diplomatie qu'il assimile à la « vie administrative » : « la vie administrative ne m'amuse pas beaucoup, l'avancement était long, je ne voyais pas où ça me mènerait. Je ne suis rentré que quand j'ai vu que vraiment mon pays était en grand danger et j'ai repris du service vers 38-39<sup>23</sup> » déclare-t-il à Jean José Marchand. La réintégration au Quai d'Orsay ne va pas de soi car Morand prétend au grade de ministre plénipotentiaire. Sur une note de juin 1938, Alexis Leger, qui a succédé à Berthelot au poste de secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères, « ajoute au crayon que les prétentions de Morand sont injustifiées<sup>24</sup>. » Il est d'abord pressenti pour la légation du Caire puis sera finalement nommé à la Commission internationale du Danube. Comme le

---

<sup>22</sup> Cité par Jacques Body dans sa biographie de Giraudoux, *Jean Giraudoux*, biographies/Gallimard, 2004, p. 273.

<sup>23</sup> *Entretiens avec Jean José Marchand* (1971 et 1976), La Table Ronde, 1990, p. 80. Jean José Marchand avait fait le questionnaire mais c'est Pierre-André Boutang qui conduisait l'entretien. Morand en garde un souvenir mitigé : « Boutang vient me prendre pour enregistrer des corrections à l'émission de juillet dernier aux *Hayes*. Très mauvais. Du genre : Parlez-nous de Reverdy, d'Irribé, de Picasso, etc. en trois minutes. » *Journal inutile, 1968-1972*, T.I, note du 26 janvier 1971, *Les cahiers de la NRF*, Gallimard, 2001, texte établi et annoté par Laurent et Véronique Boyer, p. 477.

<sup>24</sup> Dans son article, « Les écrivains diplomates, acteurs ou instruments d'une diplomatie culturelle ? Le cas du Quai d'Orsay au premier xx<sup>e</sup> siècle », Stanislas Jeannesson étudie la carrière de Morand, à partir des archives du MAE, in *Écrivains et diplomates. L'invention d'une tradition. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Laurence Badel, Gilles Ferragu, Stanislas Jeannesson, Renaud Meltz (dir.), Armand Colin, 2012, p. 60-61.

signale Stanislas Jeanneson, cette nomination «provoque dans la presse yougoslave des commentaires dithyrambiques qui tous, insistent sur l'œuvre littéraire du nouveau représentant de la France et considèrent comme un privilège de pouvoir accueillir à Belgrade un envoyé aussi prestigieux<sup>25</sup>.»

Morand est en effet un écrivain reconnu. Prince des Années folles en compagnie de «Cocteau-le-Pointu<sup>26</sup>» et des artistes de Montparnasse, il réussit le tour de force d'être à la fois une vedette littéraire et un auteur de l'austère *NRF*. Il est aussi avec Larbaud l'une des grandes figures du cosmopolitisme littéraire. Familier de Ramón Gómez de la Serna, qu'il rencontre à Madrid en 1917, et de Keyserling, il dresse l'état intellectuel de l'Europe dans ses «lettres de Paris» destinées aux lecteurs américains de la revue d'avant-garde *The Dial* entre 1923 et 1929. Les origines de son cosmopolitisme littéraire apparaissent dans sa correspondance de jeunesse avec Lisette Haas à qui il fait part de ses découvertes. Entre son séjour en Angleterre à l'université d'Oxford (1909), mais aussi à Londres où il rencontre Yeats, et son service militaire à Caen (1911), Morand découvre les chefs-d'œuvre de la culture européenne l'élevant à une conscience mondiale de l'art et des problèmes d'esthétique. Le milieu familial a joué un rôle décisif. Son père, le peintre Eugène Morand, directeur du Dépôt des Marbres, puis de l'École nationale des Arts décoratifs, le met en contact avec Mallarmé, Heredia, Marcel Schwob, «Paul fut plongé d'emblée dans un milieu d'artistes, d'écrivains et d'intellectuels qui donnaient le ton autour de 1890<sup>27</sup>.» Le jeune Morand épouse également son époque soudainement ouverte au cosmopolitisme, à partir de l'Exposition universelle de Paris en 1900, c'est le constat de *1900*: «Notre littérature est donc, au moment de l'Exposition, l'image de la France elle-même : divisée par la politique intérieure et visitée par le monde entier qui y converse en toutes les langues<sup>28</sup>.» Le «monde entier», c'est Dostoïevski, Tolstoï, d'Annunzio, Ibsen, Kipling, Wells..., ce que Morand nomme «les influences étrangères<sup>29</sup>.» De son côté, dans le salon de ses parents, il côtoie l'écrivain irlandais Franck Harris, cet ami d'Oscar Wilde transposé sous les traits de O'Patah dans «La nuit de Portofino Kulm» (1922).

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>26</sup> «De Cocteau-le-Pointu, l'électricité sortait par tous les angles», extrait du portrait de Cocteau par Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 93

<sup>27</sup> Michel Collomb, *Petits certificats de vie*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>28</sup> *1900*, édition de 1931, Flammarion, Paris, p. 149.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 147.